

deraient dans les situations délicates manquent presque totalement dans leur bibliothèque. Une bibliothèque, du reste, est une chose de première nécessité qui, aux yeux du plus grand nombre, passe pour un luxe superflu.

C'est ce qui explique pourquoi l'élément intellectuel et moral est négligé à un point inconcevable. On croit avoir tout fait en envoyant pour quelques années ses filles et ses garçons dans des maisons d'éducation. Que peuvent faire cependant les maîtres les plus zélés, de cerveaux incultes que rien n'a jamais réveillé de leur assoupissement et faits déjà à leur inertie ? Quel pouvoir a leur autorité sur des tempéraments lymphatiques ne trouvant d'énergie que pour se révolter contre la règle qui, la première, vient contrarier leurs penchants, et pour rechercher avec avidité les plaisirs du jeu et de la gourmandise qui les a façonnés dès l'âge le plus tendre à une sensualité dominant tout en eux ?

Qui n'a été à même de constater avec une pénible surprise que des hommes renommés pour leur intégrité ont parfois des fils rien moins que scrupuleux, manquant absolument de sens moral ? Ce malheur n'est pas sans cause. Il faut l'attribuer à l'absence de système qui caractérise l'éducation de famille en ce pays. Les facultés morales comme les forces du corps ont besoin d'un entraînement journalier pour se développer normalement. La charité, la probité, la générosité, le courage, l'amour de l'ordre et du travail, etc., doivent être mis en exercice dès l'éveil de la raison. Différer de cultiver chez l'enfant ces qualités est aussi déraisonnable que si l'on attendait l'époque où il ira à l'école pour lui apprendre à marcher. On trouve facilement, si l'on veut s'y appliquer, les occasions d'éclairer son intelligence et de former son cœur. Les petits incidents de chaque jour nous les fournissent. Dans le règlement des différends qui s'élèvent au milieu des jeux, dans les défenses que la prudence nous oblige de leur faire, dans la morale des histoires qu'on leur raconte, on peut placer autant de leçons sur la justice, la magnanimité, les avantages de la sobriété, ceux de la vertu. Le défaut d'un principe fixe inspirant tous nos actes nous entraîne dans l'erreur d'agir dans ces cir-

constances, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, suivant les dispositions du moment. Ces tergiversations funestes déroutent les jeunes consciences, et faussent à jamais le jugement de leurs naïfs témoins.

Cette étrange insouciance des parents à l'endroit de l'éducation morale de leur progéniture persiste encore quand vient pour cette dernière l'âge décisif de l'adolescence.

Les facultés étant alors dans toutes leurs forces et tout leur épanouissement demandent plus que jamais à être dirigées. Voici pourtant la conduite tenue par la majorité des pères instruits quand leurs filles sortent du couvent :

Après avoir constaté dans une première épreuve que leur *graduée* ne saurait dire, sans hésiter, sous quel régime de gouvernement nous vivons, ni répondre à quelques questions élémentaires sur l'histoire de son pays, ni donner une idée même approximative du chiffre de la population de sa ville natale, ils laissent tomber leurs bras, s'abandonnent avec éclat à un accès d'indignation, et prennent bien vite leur parti d'une ignorance aussi profonde — ou, si l'on veut, d'une science aussi peu pratique. Faire comprendre à la jeune fille que — pour le cas où elle a profité de ses premières années d'études — elle ne possède que les bases d'une instruction solide ; lui indiquer les livres qu'il faut lire, lui imposer certains travaux intellectuels, et tenir la main à ce qu'elle les exécute, ils ne l'essaient même pas. Leur sacrifice est fait, et pas à demi. Cette gentille personne qu'ils se flattaient de voir un jour briller parmi les plus habiles et faire honneur à leur nom, ils se résignent en un instant à la laisser devenir une de ces poupées mondaines, insignifiantes et frivoles, un objet de luxe dont ils ornent — à grands frais — leur salon. Ils ne songeront plus à lui choisir une société intelligente, à attirer chez eux, à inviter à leur table des esprits cultivés dont la compagnie lui serait profitable. Bien au contraire.

S'il leur survient un ami qui soit un homme sérieux, ou quelque visiteur distingué, il semble entendu qu'on épuise les banalités devant les dames, et qu'on s'enferme ensuite, qu'on se dérobe derrière une fumée offensive, pour échanger des idées dont elles auraient pu retirer quelque avantage,